



Photo: Tom Riedel/Compagnie Osmosis

QUE CHERCHE L'ARTISTE EN INVESTISSANT L'ESPACE PUBLIC ?

Emmanuelle Picaud

Certains artistes choisissent, par conviction ou par nécessité, de se produire dans l'espace public plutôt que sur une scène. Leurs motivations peuvent être tour à tour personnelles ou politiques, voire les deux.

Ils sont danseur ou danseuse, chorégraphe, directeur ou directrice artistique. Ils se produisent sur les places, dans les rues ou encore dans des friches industrielles. Certains ont volontairement délaissé les théâtres ou les salles de spectacle, par conviction, parce qu'ils trouvent plus de sens à investir ces lieux, pourtant initialement destinés à d'autres usages.

La chorégraphe Julie Desprairies crée son premier spectacle en 1998 dans des carrières de pierre du Pont-du-Gard. « Je voulais sortir la danse des plateaux, explique-t-elle. J'étais intéressée par l'architecture. C'est une source d'inspiration pour moi, car cela me permet de créer au-delà du simple décor. J'ai du mal avec cette idée de concevoir des décors artificiels qui n'auront pas de postérité, de travailler des choses qui n'auront pas d'existence en dehors d'elles-mêmes. » Julie Desprairies n'est pas la seule artiste à avoir choisi délibérément de se produire hors d'une scène de spectacle. Laure Terrier, directrice artistique de la compagnie Jeanne Simone, témoigne : « C'est dans l'espace public que j'ai eu mes premiers chocs esthétiques. J'avais 4 ans lorsque j'ai vu la danseuse contemporaine Caroline Carlson se produire sur une place publique. Cela a été une révélation. C'est dans l'espace urbain que j'ai pu découvrir la capacité d'un corps à faire vibrer un espace et les autres autour. » Pour ces artistes qui ont choisi volontairement de se produire hors de la scène, arpenter l'espace public garantit une forme de sincérité, autant à soi-même qu'au public.

Anne Le Batard, directrice artistique de la compagnie Ex Nihilo, est ainsi persuadée que « le studio est un espace qui a ses propres codes, qui est déconnecté du monde. Ton corps est protégé, tu restes dans ta thématique, c'est un espace neutre. D'une certaine façon, tu es isolé de ta création ». Cette chorégraphe a décidé de sortir des salles de spectacle, il y a une trentaine d'années. Depuis, elle se produit régulièrement dans les rues de la capitale phocéenne à l'instar du quartier Belsunce, près de la Canebière. Mus par une certaine quête d'authenticité, les chorégraphes célèbres sont de plus en plus nombreux à vouloir investir la rue alors qu'ils n'étaient qu'une poignée, il y a quelques décennies. « Quand j'ai fait le choix de me produire dans l'espace public, les arts de la rue étaient en pleine expansion. Depuis, cet espace est devenu un lieu d'expérimentation pour les artistes. Les écoles d'art sont même allées jusqu'à intégrer des formations diplômantes au sein de leurs cursus », analyse Anne Le Batard, qui reconnaît volontiers que là où la danse de rue a tout fait pour rentrer dans les salles de spectacle, la danse contemporaine a fait le chemin inverse en choisissant de sortir et d'investir l'espace public.

Du théâtre local à la collectivité territoriale

Ces nouveaux chorégraphes assument pleinement leur double identité entre scène et rue, à l'instar de Mourad Merzouki, chorégraphe et directeur artistique de la compagnie Käfig. « Mon premier contact avec la danse s'est fait avec la culture hip-hop, assure le danseur, qui mêle volontiers influences contemporaines et hip-hop dans ses chorégraphies. J'ai appris à m'exprimer dans l'espace urbain. C'est pour moi une manière de rester connecté à mes racines et avec la société. J'aime ces va-et-vient entre la scène et l'extérieur. » Pour cet artiste originaire de la banlieue de Lyon, cette sincérité doit servir à rendre l'art accessible au plus grand nombre et aller à la rencontre d'un public moins sensibilisé

à l'art. « C'est toujours les habitués des salles de spectacle ou de théâtre qui viennent nous voir danser. En le faisant au pied d'une tour ou sur une place de village, on fait le pari que d'autres viendront nous voir », espère-t-il. Un changement des mentalités qui s'est non seulement accompagné d'une transformation des pratiques artistiques, mais aussi des interlocuteurs. Alors que les artistes dialoguaient par le passé avec les théâtres locaux ou les scènes nationales, d'autres acteurs sont venus s'ajouter à leur carnet d'adresses. « Aujourd'hui, nos principaux interlocuteurs sont les collectivités territoriales, témoigne Ali Salmi, chorégraphe et directeur artistique de la compagnie Osmosis. Ce sont elles qui participent directement à la création de cette fabrique urbaine. Pour nous produire, nous avons besoin d'une autorisation de l'espace public. Elles sont devenues des partenaires inévitables. » Il reconnaît cependant que cette relation peut parfois être difficile à gérer, car elle implique de doser les attentes des institutionnels et celles de l'artiste. « J'ai mes propres exigences, même si je peux aussi concevoir celles de l' élu. Il faut parvenir à trouver des relations constructives. J'ai la liberté de créer, mais la décision ne m'appartient pas. »

« La place de l'artiste est au cœur de la fabrique de la ville. »

Ali Salmi, chorégraphe et directeur artistique de la compagnie Osmosis

Certains artistes admettent qu'ils sont parfois « sur le fil » et que cette relation se révèle tenue, parfois tendue. Peu à peu, cette relation renforcée entre art et collectivités pourrait présenter un risque d'instrumentalisation. Ainsi, Ali Salmi refuse-t-il désormais de se produire dans les festivals, qui promettent pourtant aux artistes une logistique facilitée et un tremplin pour produire leurs créations. « Nous n'avons plus rien à faire dans les festivals, tranche le chorégraphe. Dans ces événements, l'art ne dérange pas. Or, l'art, c'est aussi fait pour déranger un peu. » Le danseur préfère se décrire comme un passeur et non comme un performeur. « Pour moi, la place de l'artiste est au cœur de la fabrique de la ville. Et je ne parle pas de nous mettre au cœur de la ville, mais de sa fabrique. Nous participons à la vie d'un territoire au même titre que l'ouvrier agricole ou la femme de ménage. Nous nous confrontons aux usagers, à leurs peurs, à leurs joies aussi. On prend le temps de les connaître, d'échanger avec eux. Nous allons au front, nous, les artistes ; on se confronte aux gens. Il faut arrêter de nous mettre en périphérie, de nous enlever de cette confrontation. »

Cet équilibre est d'autant plus difficile à trouver que les artistes, à rebours du politique, ont tendance à préférer aux espaces prisés des élus des lieux non consensuels. « Je suis inspirée par les espaces alambiqués ou délaissés : les morceaux de place, les coins de rue, les espaces vides... En bref, des lieux soit négligés par l'urbaniste, soit où l'urbaniste est arrivé, mais que les habitants n'ont pas investi », explique Anne Le Batard. Parfois, c'est un détail qui va inspirer l'artiste et que l'urbaniste ou l'habitant ne voient pas,



Julie Desprairies, Il faut dire l'importance du plan.

Photo: Vladimir Léon/Compagnie des prairies

ou plus: une forme, une lumière, un matériau. « J'aime travailler sur des espaces peu utilisés. Je les appelle "des espaces de danse qui s'ignorent" », commente Julie Desprairies. Et tant pis si l'espace public n'offre pas le même confort qu'une salle. « En extérieur, tu n'as pas de tapis de danse, juste du béton, plaisante Ali Salmi. Tu peux aussi danser sur de l'herbe, c'est super, mais c'est humide. » Laure Terrier le reconnaît volontiers: l'espace public, contrairement à la scène, est « tonitruant ». Et la chorégraphe de préciser: « En tant qu'artiste, on amène un geste, aussi beau soit-il, mais l'œuvre est forcément gênée par le réel. Il peut y avoir trop de bruit, de lumière... L'absence, aussi, peut être tonitruante. »

L'art pour réenchanter les territoires

La confrontation avec le public est pourtant ce que recherchent la plupart de ces performeurs. Julie Desprairies estime, pour sa part, que cette confrontation de points de vue peut devenir une force. « Quand une collectivité me dit "je veux ça", cela m'intéresse. La commande, en soi, dit déjà quelque chose d'un territoire. » Ali Salmi a, quant à lui, imaginé un spectacle au milieu d'une station d'épuration, ou un autre dans une ancienne usine sidérurgique. Des espaces non consensuels, qui concentrent les imaginaires, à rebours des attentes d'une scène traditionnelle et qui nécessitent de beaucoup dialoguer avec les interlocuteurs institutionnels afin de les rendre possibles. « Ce sont ces lieux désinvestis et industriels qui me permettent de questionner notre

rapport au monde: les avancées technologiques, le changement climatique, etc. C'est là que nous devons être en tant qu'artistes désormais, même si certains ne comprennent pas. » Comment expliquer, en fin de compte, cet engouement pour la performance artistique hors scène? « La peur de l'autre, les centres-villes qui se vident, le contexte politique et social... Je pense qu'il y a un besoin de recréer du bien-être, de faciliter les échanges. Cela rend nécessaire de provoquer une rencontre », se risque Ali Salmi. Mourad Merzouki renchérit: « J'ai un peu l'impression qu'il y a une vitesse avec ces nouvelles technologies et, de l'autre, ce besoin de partager, d'être avec l'autre physiquement. Nous sommes dans un monde en proie à des tensions, au racisme. Danser, c'est une façon de résister à un monde qui peut faire peur, de faire face à ses incertitudes. » Apaiser la ville semble être une tâche trop sérieuse pour l'art, qu'il ne peut pas à lui seul résoudre, mais à laquelle il peut participer, en aidant à changer le regard que portent les gens sur un lieu. Un rôle dont le politique et l'urbaniste semblent être de plus en plus conscients. Mourad Merzouki en est, pour sa part, convaincu. « Notre rôle, c'est de réenchanter ces territoires. D'apporter cette poésie, ce rapport au corps, c'est aussi une façon de les réinventer. En tant qu'artistes, c'est important que le politique s'appuie sur nous pour réfléchir aux lendemains. Je suis convaincu que ces échanges nourrissent les décisions architecturales; l'artiste est au cœur de ces réflexions, car nous sommes sur le terrain. Nous sommes les relais de réflexion qui concentrent les choix politiques et ceux des collectivités. »

Reste à trouver le juste équilibre entre décision et création, et à établir un dialogue constructif. « On a vu comment l'urbanisme a pu instrumentaliser l'art et créer des formes d'interventionnisme pour faire parler les habitants et faciliter une rénovation... Mais pour finir, en fin de compte, par expulser les habitants eux-mêmes de ces espaces, plaide Anne Le Batard. Nous avons tendance à contraindre les flux, à les canaliser... En tant qu'artiste, nous ne prenons pas toujours la ligne droite, nous essayons d'observer de façon plus organique les choses. L'humain a un cheminement qui n'est pas celui des urbanistes. »

En somme, l'art donnerait à voir autrement et à écouter pour provoquer un dialogue sur le territoire. « Parfois, le simple fait de s'asseoir à côté de quelqu'un suffit à te faire apparaître dans son champ de vision, explique Ali Salmi. C'est la même chose pour un espace. » Pour Laure Terrier, un espace délaissé est perçu comme tel, car on ne l'écoute plus. « John Cage a dit: "Si un espace vous dérange, écoutez-le." Quand je vais dans un lieu, j'écoute un espace avec mes oreilles et ma peau. Ne dérange que ce que je ne peux pas écouter, ce qui me fait peur. Si l'autre est considéré, derrière sa peur, il observe et il vient voir. »

Et l'artiste d'ajouter qu'il « faut réinventer notre espace public » et « arrêter de le subir ». Julie Desprairies aime donner l'exemple d'une voie de chemin de fer désaffectée à Eleusis, en Grèce, que sa compagnie a investie pour un spectacle. Elle y a, à quatre reprises et pendant plusieurs jours, joué une performance mêlant danseurs professionnels et amateurs. Cet axe est désormais devenu une voie piétonne qui permet aux usagers d'accéder au centre-ville. Un exemple de réussite où l'art est parvenu à transformer le regard que portent les usagers sur un lieu et à transformer ses usages. ■■■

« La ville est un matériau de création vivant et en mouvement »

Entretien avec Julie Arménio, directrice artistique de la compagnie Ru'elles.

Vous expliquez que la ville est un matériau de création à part. Qu'entendez-vous par là ?

Pour moi, la ville est un matériau de création vivant et en mouvement. Elle est le support d'incessantes interactions, c'est ce qui la distingue des autres supports de création. L'espace urbain possède aussi une dimension politique qui lui est intrinsèque: il est un espace du social, un espace démocratique; c'est un lieu où l'anonymat favorise les libertés et où les futurs s'inventent. Il pose la question de notre rapport au monde. Les rapports de domination font, selon moi, partie de cette matière qu'est la ville, et que je travaille comme un sculpteur travaille son œuvre. Comme le céramiste, je modèle ma matière, mais je me laisse aussi façonner par elle. C'est un duo: toucher et se laisser toucher. En somme, une matière d'une extrême complexité qui éveille ma curiosité et me surprend chaque jour.

Que cherchez-vous à montrer dans vos œuvres urbaines ?

Je souhaite créer une porosité entre art et vie de la ville. Ce que je propose, c'est un échange réciproque entre poésie et quotidien. Je m'ancre intimement en un lieu, je le considère, l'éprouve, je tente de m'accorder à lui. Cela demande du temps et de discuter avec les habitants, etc. Il faut apprendre à écouter et à éprouver ce lieu avant de l'investir. M'ancre dans ce lieu me permet aussi de questionner les futurs possibles. Aujourd'hui, ces futurs sont dictés par des décideurs. Ce que j'essaie de faire dans mes créations, c'est de questionner cette production perçue surtout selon un angle rationnel et efficace. J'aime questionner l'androcentrisme qui règne [l'androcentrisme est un mode de pensée conscient ou non, consistant à envisager le monde uniquement ou en majeure partie du point de vue des êtres humains de sexe masculin, ndlr]. Notre espace urbain est encore pensé pour un type de famille, un type de personnes, pensée pour la classe, le genre, la race des décideurs. Il est bien loin d'être égalitaire. Mais cela reste bien caché par les récits qui accompagnent la production de la ville. Ce que j'essaie de faire en tant qu'artiste, c'est de créer à partir de ces récits et de nous décentrer.

Quel est, selon vous, le rôle de l'artiste au sein de l'espace public ?

Je crois que mon travail est de pluraliser les récits, les usages et, donc, nos façons de faire société. C'est pour moi un des enjeux de notre époque troublée. Les histoires que l'on se raconte ne sont que les reflets de nos perceptions, et elles façonnent le monde. Il m'est urgent de créer des dissonances, un vent contraire au storytelling ambiant. Mon rôle est de créer une matière plus douce, de modeler d'autres possibles. Je pense que pour penser nos futurs,



Photo: D. R.

il reste essentiel de se questionner sur notre rapport au monde, d'ouvrir un dialogue sur l'absurdité de certains discours, comme ceux de la transition écologique: asphyxie des sols, extractivisme des matières premières, rapport à la technologie... qui peuvent aboutir parfois à une forme de néropolitique [la néropolitique est un terme, introduit en 2003 par Achille Mbembe, qui se penche sur la manière dont le pouvoir politique et social est utilisé pour réguler la vie et la mort]. Je suis consciente que la machine est bien plus grosse que moi et que mes propositions ne sont que microlitiques, mais mon souhait reste de pluraliser les récits et les perceptions afin d'offrir une porte de sortie à nos aliénations.

Plus largement, je perçois mon travail aussi comme un support pour la recherche et l'action politique. S'il échappe à la tentative explicative et de démonstration, mon rôle d'artiste est aussi de créer des outils pour percevoir et comprendre nos urbanités. Ces derniers peuvent être au service d'enquêtes sensibles et produire du savoir appropriable par les habitants, par les universitaires et les concepteurs d'espace.

Propos recueillis par E. P.